

BRUISSANTS

texte de Kevin Keiss

Ecrit dans le cadre du projet Création d'un livre d'artistes
au CENTRE PSYCHOTHERAPIQUE DE L'AIN, Bourg-en-Bresse - dispositif « Culture et Santé 2013 »

«

Je suis attentif depuis toujours au goutte-à-goutte de mes larmes.

Car en moi, depuis toujours, quelque chose ou quelqu'un ne cesse de pleurer. Quelque chose ou quelqu'un ne se résout pas à accepter que l'on puisse cesser de pleurer. Comme si l'arrêt des larmes signifiait n'avoir jamais pleuré. Comme si cela signifiait l'oubli. La mort aussi bien. Oui, c'est ça, ne plus pleurer, ce serait accepter la mort. Pleurer, c'est résister au souffle pestilentiel du temps, c'est refuser l'inacceptable, refuser de tout son corps l'injustice fondamentale de la séparation d'avec l'être aimé et perdu. Pleurer, c'est ne pas perdre.

Je me suis réveillé avec le poids d'une tombe sur la poitrine. Je me suis préparé au monde, à la journée. Il est encore très tôt me suis-je dit : ce n'est pas encore l'heure où la ville s'éveille. J'ai regardé la rue en contrebas.

J'ai fait les gestes que mes mains savent faire. Comme elles sont autonomes, ces mains-là. Comme elles sont instruites. Je me suis dévêtu, lavé, rasé, vêtu, peigné, puis je me suis assis face à ma tasse de thé. Quelque chose va venir, a murmuré une voix. Le poids dans ma poitrine était parti. J'ai observé mon visage apparaître dans les eaux diaprées du breuvage comme en d'autres temps mon aïeule lisait l'avenir de la famille dans les vertiges de la tasse. Je regarde le visage me regarder. Il plante son regard dans le mien. Tout vacille autour de moi et moi avec.

La nuit est tombée. Depuis combien de temps suis-je là, sans bouger?

.....

J'ai très faim et très sommeil. Quelque chose d'incroyable vient de se passer.

Une chose TELLE.

Je suis épuisé. Saisi par une fatigue d'avant le monde, une fatigue d'avant les forêts, une fatigue antérieure-même à la pensée, celle des bêtes, celle des arbres. Le monde n'est pas celui que nous croyons voir. Je me suis couché avec mon grand secret.

Je suis enroulé dans les épaisseurs de ma chambre. Je contemple comme au spectacle la lumière qui s'élanche et fend les nuées pour venir me frapper le front. Le regard de la tasse est là, je le sens. Il m'accompagne. A travers mon regard, je le sais, c'est lui qui voit.

La vie est là, en nous, comme une rivière dans son lit. C'est bien. Elle coule vers la source au loin, profonde. Pouvons-nous l'entendre couler? Et pourquoi ne pourrions-nous pas?

Je regarde l'abîme du dessous. Il ne faut pas tomber.

.....

Au-dehors il tombe une pluie fine et mon coeur palpite à chaque goutte. J'aime la pénombre qui m'enveloppe. Les brusques lumières du ciel empourprent les toits. Les grands trous de ciel bleu au milieu du visage blanc de l'orage. L'éclair quelque part dont je ne perçois que l'éclat. Le fabuleux retentissement. Je demeure ainsi. Absorbé dans la contemplation de l'univers. Mon esprit est un lac que les gouttes viennent battre et animer. J'attends la conflagration. Le temps s'arrête. Durant quelques précieuses minutes, je suis relié à la brutalité de la lumière et au choc qui s'apprête et dont il semble que je suis le seul témoin.

J'ouvre la fenêtre et fait quelques pas sur le bois détrempe du balcon. Je suis enroulé dans les couvertures et je me saisis des phrases à mesure qu'elles bouillonnent en moi. L'eau coule sur moi. Sur mes cheveux. Mon visage. Mon nez coule, mon menton, l'eau me dilue.

Silence. Attention. Baaam!

Je suis cet éclair lointain qui illumine la ville. Une ondulation court à l'horizon. La voûte du ciel tremble.

Baaam!

Parmi les affres et les catastrophes de la vie, il faut compter ce fait : nous ne pouvons tout consigner. J'aimerais que par un suprême effort de volonté, cet orage, et l'odeur de l'orage par la fenêtre entre ouverte, et les mots qui dansent en moi comme appelés par une très ancienne et très secrète mélodie perdue, j'aimerais que tout ceci fût conservé, à l'abri des ravages du temps, des peines, de l'oubli, de moi et du reste.

J'aimerais qu'une chose si belle laisse une trace.

.....

Je reste dans cette solitude nécessaire car trop de choses infimes se passent dont je ne dois être distrait. Quelque chose vient dont j'attends la venue. Alors il faut attendre. Il faudrait retenir son souffle. J'ai besoin de toute ma concentration pour écouter la voix qui du fond des temps m'appelle. Je suis immobile. Je ne sors pas. Je guette les signes. Dans la même torpeur qui soude les jours aux nuits depuis des jours sans que les nuits m'apportent le sommeil. Il faut pourtant rester très calme, me dis-je.

Nous sommes innombrables quand on y regarde attentivement. Qui es-tu, demande-t-on parfois. Il faudrait dire combien es-tu? Car moi, je suis innombrable. Pourtant, je ne sais comment, voilà que je suis dans ce corps unique. Et que ce corps unique, il m'a fallu le garder. Alors quoi?

Je ne veux pas sortir.

Demeurer caché des couteaux et des griffes.

Reste-là, me dis-je, c'est aussi bien. Et puis dehors, que ferais-tu ?

Quelque chose va venir.

Quelque chose va venir me sauver.

.....

Durant la longue attente de ce qui doit venir et qui pourtant ne vient pas, un souvenir m'accompagne.

Je suis enfant, je remonte l'étroit sentier sous le soleil ardent. Je ne peux ouvrir les yeux tant, la lumière est si intense. Les pierres sont brûlantes à mes pieds. C'est le sentier qui conduit à la falaise. Dans mon dos, je sens le fracas azur de la mer contre la roche. Je marche avec la force des éléments marins dans mon dos tout en palpant l'air de ma main pour en éprouver l'épaisseur. Je crie très fort pour répondre au rugissement de l'eau.

Sur la crête de la falaise reposent d'énormes rochers, ce sont les cyclopes qui se sont changés en pierre. On raconte qu'on peut les entendre chuchoter. D'abord je n'entends rien. Puis j'entends le silence. Je me dis, un silence comme un dieu qui dort.

Je passe des heures dans le tumulte du grand vent marin, protégé dans les contreforts de la pierre par le corps massif des cyclopes, guettant leurs murmures. J'écoute leur silence.

Soudain, je sais : ils se taisent.

Que disent-ils que nous ne pouvons entendre?

.....

Pour la première fois depuis plusieurs semaines je suis sorti de chez moi. Sorti avec l'envie de flâner dans les rues, de marcher, et peut-être même de me rendre jusqu'à la mer. C'est pour ça que je suis sorti ; soudain j'avais pensé à voir la mer et cette pensée m'était apparue avec une telle clarté, une telle évidence que j'étais sorti sans m'en rendre vraiment compte.

Dehors, le ciel était immense. Des immensités de ciel bleu me sont rentrées dans la tête. Je ne puis marcher sous un tel ciel me suis-je dit, ou bien il faudrait sans cesse le regarder et je risquerais de me cogner. Alors, je me suis assis sur l'un des petits bancs de bois qui bordent l'allée, je me suis assis et j'ai regardé sans bouger. Le ciel. C'était comme si le mot tout entier se déployait.

En cet instant, le ciel bleu, à perte de vue, le petit banc de bois clair, doux au contact de la paume, et moi.

Je suis heureux.

.....

Plus tard, le soir est tombé. Il a fait froid mais je ne l'ai pas remarqué d'abord, j'avais encore les pupilles brûlantes de la contemplation du ciel. J'étais affairé avec une hirondelle superbe qui poursuivait d'invisibles moucherons en lançant son cri, tuit tuit, si strident, si pleinement victorieux. Comme elle vole. Je voudrais de telles ailes et fendre les airs et crier aussi : tuit, tuit ! C'est le cri du ciel me suis-je dit, et il m'a semblé que l'hirondelle était d'accord et qu'elle répétait le cri pour m'en convaincre.

Pourrais-je me nourrir de moucherons moi aussi et combien m'en faudrait-il pour me sustenter? Parviendrais-je à m'en saisir? Et puis, la question de savoir si le goût est le même avec un bec ou une bouche me fit plisser les yeux. Le froid me parut soudain détestable.

Il s'est insinué partout en moi, me suis-je écrié.

La rue semble bien hostile, les gens me regardent sans doute à cause de tout ce ciel en moi accumulé. Je sens que je brûle d'avoir observé le ciel et le soleil et les oiseaux. Mes yeux sont deux billes en fusion, douloureux, aveuglés, j'aime cette sensation. Elle me rappelle que je renferme un secret invisible aux autres, une certitude pour moi seul, une découverte contenue dans le cri du ciel et que je ne peux encore exprimer avec mes mots d'homme, il me faudrait au moins des ailes pour pourfendre les airs, donner une danse, un ballet tel que les passants s'arrêteraient, interloqués par cet oiseau aux étranges coutumes. Je sais depuis l'enfance qu'il faut parfois ne pas révéler les secrets, il faut attendre. La patience, la longue patience. Je connais. Je souris de cette connaissance.

Tuit, tuit - paroles des airs que nul n'entend exceptés les habitants du ciel.

.....

Le bitume me glace les pieds. Je l'ai crié très fort pour le plaisir et les gens se sont détournés mais je n'y ai pas pris garde. Je pense à tant de petites choses que je ferai une fois chez moi comme casser des oeufs et faire une omelette, me raser, relire des vers d'Horace, apprendre à reconnaître les plantes utiles.

Le cri du ciel est dans mes poings, dans ma gorge, mes pupilles, mon front, mes lèvres. Je pourrais aussi bien manger dehors. La compagnie du monde. Je pourrais aussi bien appeler un ami et lui proposer de profiter des heures du soir, dîner comme avant. Non, a dit une voix en moi. Rentre, la nuit est immense. Elle bat comme un grand pouls où quelque chose est en chemin.

Parfois c'est comme si le temps qui change n'existait pas. Filent en moi les courants de l'existence, filent les sources tumultueuses qui m'irriguent et se dirigent vers d'autres sources, plus petites encore, insoupçonnées, jusqu'au plus profond de la source.

.....

Depuis quelques jours, aux premières heures du matin, le soleil rentre dans ma chambre. Si je suis allongé alors la lumière peut me recouvrir comme un drap. Je ne bouge pas. Je respire lentement. Je sens la chaleur gagner un à un tous mes membres, tous mes organes, propulsant un sang neuf, régénéré à travers la vie qui bat des deux côtés de mon crâne. Je reste ainsi étendu, recouvert des draps du soleil. Cela me plonge dans un état d'extrême dolence.

La chaleur gagne d'abord mon visage, mon front, mes tempes, mes joues, mes lèvres, puis la chaleur se propage.

Quand je n'y tiens plus, je me lève d'un bond. Tout bourdonne. Je pousse un cri pour chasser la chaleur le sommeil. Je prends une douche et je ris sous l'eau claire, ressuscité.

L'eau est un délice qui délivre de tout.

.....

Cette pensée me fait trembler.

Ce qu'il y a de terrible avec la mémoire : c'est qu'elle se sait condamnée à disparaître.

Je ferme les yeux très fort jusqu'à ne plus savoir si mes yeux sont ouverts ou fermés.

Jusqu'à ne plus percevoir le monde qui m'entourne. Jusqu'à me voir palpiter le sang dans les tempes.

La pensée est toujours-là.

Est-ce une bonne chose ou une mauvaise que personne ne puisse voir du dehors ce que l'on pense?

J'ai pensé - sors, c'est dehors qu'il y a de la joie dans cette belle soirée.

J'ai marché par le boulevard et l'air était si doux qu'il m'a semblé que la nuit tombait en moi tout droit du ciel d'été et qu'elle me transfusait un sang neuf, bouillant. Il y avait comme un tintement en moi. Une petite mélodie légère. Silencieuse. Nous sommes pareils à des symphonies mais nous ignorons de quels instruments nous viennent nos musiques.

Nous ignorons comment tenir l'archet, ou souffler, comment pincer les cordes. Nous sommes cette symphonie dont nous ignorons les instruments.

Aller jusqu'à la mer, oui - je peux aller jusqu'à la mer.

Je marche et la symphonie grandit peu à peu.

En cet instant comme en tout instant

des choses innombrables ont cours
Elles-mêmes innombrables et infinies
Je marche vers la mer
L'immobilité de l'hirondelle au coeur du ciel
En équilibre
La chanson de juillet
Et le jour de la moisson
L'oeil du dieu qui se repose
Et ne sait ce qu'il veut.

Après l'été brûlant du jour, l'apaisement de la nuit me fait sourire. Je pousse un grand cri pour le plaisir. J'ouvre la bouche très grand pour avaler la nuit tout aussi bien.

.....
La nuit d'été se dépose en moi, si elle le fait tant mieux. Si des gens venaient à me croiser, ou mieux si je rencontrais quelqu'un de connu, je serai devenu autrement. C'est cela que je veux, car c'est certain, tout est autrement.

Entre la nuit et voir la nuit, où se trouve le rêve? Entre voir la trace laissée par le vol de l'oiseau et celle laissée par le passage d'un animal, où se trouve le rêve?

Je marche et ma symphonie s'intensifie à chaque pas comme si je pouvais par la vitesse de ma marche en contrôler le volume.

Et si je cours?

»



« *Bruissants* » est un livre poétique composé d'images créées par Kristelle Paré et Laure Gilquin et de ce texte (une nouvelle) écrit par Kevin Keiss.

Issu de la rencontre de ces trois artistes avec le Centre Psychothérapique de l'Ain, dans le cadre du projet Culture et Santé 2013, il a été réalisé suite à une série d'ateliers et de travail de recherche menés au sein de l'hôpital et grâce à la participation de nombreuses personnes de l'hôpital et de l'extérieur lors d'ateliers de création.